

Qu'est-ce qui fait courir les étudiants chinois vers la France ?

Yu Hu

Institut des Langues étrangères n°2 de Beijing

Résumé : *Le présent article¹ se propose de faire la lumière sur les motivations des étudiants chinois non spécialistes de français lorsqu'ils choisissent la France pour y effectuer des études. Fondée sur des récits recueillis auprès d'étudiants², l'analyse se développe en deux temps : dans un premier temps, elle explore les raisons du départ à l'étranger; dans un second temps, elle énumère les motivations qui conduisent au choix de la France comme séjour d'études.*

1. Pourquoi partir à l'étranger ?

Comme motivations de départ à l'étranger, quatre thèmes apparaissent de manière récurrente dans les récits des étudiants chinois non spécialistes de français : la volonté d'apprendre, la curiosité de l' « ailleurs », le désir de se former dans cette école de vie qu'est le séjour à l'étranger, et enfin, celui de fuir une situation critique.

1.1 La volonté d'apprendre

Ce thème comprend deux cas de figure distincts.

D'une part, pour les lycéens, les études à l'étranger se présentent comme la continuation logique, voire due, de leur carrière scolaire. En Chine, l'actuel contexte social et éducatif est profondément marqué par la concurrence et la méritocratie. Obtenir une formation supérieure est la moindre des exigences pour envisager une carrière convenable. Bon nombre de lycéens n'ont qu'une chance minime d'accéder à l'université en Chine en suivant le parcours normal du concours national d'admission dans l'enseignement supérieur ou *Gaokao*. Pour eux, les études à l'étranger offrent une issue de secours pour se sortir de l'impasse dans laquelle ils se trouvent. De plus en plus nombreux en France, ces étudiants sont désagréablement dénommés « *les recalés* » de la sélection chinoise³.

Il existe pourtant des cas qui ne se laissent pas ranger dans cette catégorie : nous avons rencontré deux jeunes lycéennes ayant toutes deux brillamment réussi le concours du *Gaokao*. Si elles ont renoncé à leur place dans l'enseignement supérieur en Chine et opté pour des études à l'étranger, c'est qu'elles ressentaient une aspiration à une formation de meilleure qualité que celle offerte à leurs camarades de classe restés au pays. La qualité éducative que cherchent les Chinois à l'étranger ne se situe pas nécessairement, ou pas seulement, au niveau des connaissances. Souvent, elle se réfère aussi à une ambiance d'apprentissage moins tendue, où l'exercice intellectuel n'est pas entièrement entraîné dans le gouffre de la logique de compétition⁴. Une telle aspiration se traduit souvent par des expressions comme : « j'espère pouvoir véritablement apprendre des choses ». Mais la formation à l'étranger n'est pas perçue comme un atout. Parce qu'ils sont sur la même ligne de départ académique que leurs camarades en Chine, les étudiants qui partent à l'étranger comprennent que la réussite de cette formation est une condition nécessaire mais pas suffisante pour leur avenir. Ils réalisent donc qu'il faut se montrer persévérant

durant ce séjour ce qui fait qu'ils sont alors prêts à s'investir totalement pour réussir.

À côté des lycéens, on trouve un grand nombre d'anciens diplômés qui cherchent dans la formation à l'étranger soit un approfondissement de leur formation antérieure, soit un changement de spécialisation. Le départ peut avoir lieu immédiatement après les études en Chine ou bien après une expérience professionnelle. Dans le premier cas, l'étudiant ambitionne un point de départ élevé pour sa carrière professionnelle. Il mise sur l'atout que présenteront ses longues études dont la phase terminale se sera déroulée dans un cadre international. Dans le deuxième cas, l'étudiant envisage, après une expérience dans le monde du travail, de quitter la routine et de changer de perspective professionnelle. Ce deuxième type d'étudiants est majoritaire dans notre échantillon. Ils sentent le besoin de se « recharger », comme on le dit souvent en Chine : *chongdian*, leur réserve de connaissances théoriques s'étant épuisée dans l'expérience professionnelle, alors que leur envie d'apprendre n'a cessé de croître. Le projet d'études à l'étranger surgit ainsi pour mettre en ordre leurs connaissances empiriques, dissiper les zones d'ombre accumulées dans le travail, et apprendre un nouveau métier qui les préparera à un nouvel avenir.

Toutes ces situations de départ, si variées soient-elles, convergent vers un point commun qui est la volonté d'apprendre. Les expressions telles que « *aller à l'école* », « *avoir une formation* » ou « *apprendre des choses* » sont fréquemment utilisées pour traduire l'idée de « vouloir étudier ». À l'instar d'étudiantes coréennes⁵ qui étudient en France, cette volonté est un amalgame profond de soif de connaissances et d'aspiration à un prestige social.

En Chine actuelle, coexistent deux attitudes antithétiques à l'égard des études à l'étranger. D'un côté le flux vers l'étranger ne décroît pas. De l'autre, un cliché commence à gagner du terrain en ce qui concerne les mobiles du départ. Selon ce cliché, on part à l'étranger pour « se faire dorer » par un diplôme étranger. Se faire dorer, *dujin*, est effectivement une métaphore en vogue dans la langue chinoise, qui renvoie à un changement non pas qualitatif, mais limité à une amélioration de l'apparence par la dorure du diplôme étranger. Selon cette seconde attitude, les étudiants partiraient avec l'unique objectif opportuniste d'obtenir un diplôme sans intention d'étudier.

Ce dernier point de vue n'est pas totalement sans fondement. Effectivement, le nombre de « diplômés à l'étranger » va en croissant tandis que les compétences réelles de beaucoup d'entre eux démentent l'auréole légendaire de « l'étudiant chinois à l'étranger ». Ceci étant dit, d'après les dires des étudiants, nous percevons que, dans leur perspective de départ, apprendre et être diplômé sont inhérents à leur projet. Dans la mesure où ils ne peuvent pas s'offrir le luxe d'étudier à l'étranger uniquement par amour de la littérature ou des mathématiques, sous peine de s'exclure du marché du travail, ils ne peuvent pas dissocier l'accomplissement intellectuel et la fonction sociale des études qui est d'acquérir des certifications. Ignorant ou sous-estimant les difficultés auxquelles ils vont se heurter, ils partent toutefois avec la détermination de bien travailler et la croyance dans leur réussite à venir. Ils n'ont nul besoin de faire la part entre le titre académique et la compétence réelle : dans leur représentation du départ, le savoir et le diplôme sont deux facettes de la formation jamais remises en cause⁶. Il serait dès lors simpliste d'étiqueter ces étudiants comme des individus foncièrement opportunistes comme suggère le cliché de « dorure ». L'individu n'agit pas en fonction de ce que les choses sont mais de ce qu'il pense qu'elles sont.

1.2 La curiosité envers l'ailleurs

Presque tous les Français ayant mis les pieds en Chine ont subi au moins une fois un intarissable « interrogatoire » de la part d'un chauffeur de taxi : sur leur état civil, leur métier, leur niveau de revenu, le niveau et le mode de vie en France... Au-delà du côté déplaisant de l'indiscrétion, la curiosité des Chinois envers l'étranger impressionne plus

d'un Français. Elle se manifeste tout à la fois dans la foule se précipitant vers les cinémas lors de la projection d'une production américaine, dans l'engouement des Chinois pour des produits européens⁷, et dans l'afflux croissant de touristes chinois en Europe et en Asie du Sud-Est. Longtemps confinés à l'isolement dans un pays replié sur lui-même, les Chinois d'aujourd'hui, sous l'emprise de l'imaginaire médiatique, résistent mal à l'attirance de l'ailleurs. Dans ce contexte, faire des études à l'étranger offre une formidable occasion de combler ce désir de découvrir « *comment diable est cet autre monde ?* ».

Il importe toutefois de préciser que cet ailleurs qui attire n'est pas tant la culture au sens anthropologique du terme, à savoir les us et coutumes d'un peuple, que la culture technocratique de la modernité en opposition à la tradition⁸. Le monde occidental constitue la source de cette attirance. L'exception culturelle de chaque pays qui compose ce dernier s'efface devant la primauté accordée à la culture de la modernité. La preuve en est que nos informateurs ont tendance à décrire leur expérience en France en termes d'« études à l'étranger », au lieu d'« études en France ». En outre, dans la vaste mobilité internationale des étudiants chinois, les pays en voie de développement sont rarement choisis en tant que destination. Ce seul fait montre que les études à l'étranger comblent plutôt une appétence à connaître la modernité indigène qu'un intérêt culturel pour les pays.

Bien entendu, l'attirance culturelle dans le sens anthropologique n'est pas absente. Compte tenu qu'il s'agit ici de spécificités françaises, nous explorerons la question plus tard, dans l'analyse du choix de la France.

1.3 Une école de vie

Le troisième thème, propre aux jeunes générations de la Chine moderne, consiste dans une recherche de maturité et d'enrichissement. Étudier à l'étranger n'est pas seulement un acte éducatif, c'est de surcroît une école de vie. Nous avons déjà montré, à travers la description du profil des étudiants informateurs, qu'avant leur départ la plupart des étudiants chinois à l'étranger jouissent de belles conditions de vie en Chine et que leur parcours scolaire ou professionnel est plutôt réussi. Le sentiment d'être privilégiés est encore plus vrai chez ceux qui font partie des enfants uniques ayant grandi sous la protection de la cellule familiale et dans l'évolution rapide du niveau de vie⁹.

Bref, la vie leur a été souriante, mais ils souhaitent plus de substance dans leur expérience. L'idée de faire des études à l'étranger est non seulement accompagnée de celle d'ouvrir son horizon mais aussi de se donner des défis. La « recherche du revers » n'est pas une nouvelle mode née *ex nihilo*. Si beaucoup d'adolescents « *au cœur vide et aux idées courtes* » profitent quasi inconsciemment de l'environnement favorable de notre époque, d'autres se sentent menacés par de futures crises existentielles, auxquelles ils ne sauront faire face. La lucidité de ces derniers infirme parfois les idées reçues sur cette génération de « *petits empereurs* »¹⁰. Ils savent qu'un long séjour à l'étranger leur offrira la meilleure des occasions de forger leur autonomie, car ils auront à affronter des difficultés de tout ordre : linguistique, culturel, économique, affectif. Le culte de la réussite dans des conditions difficiles se traduit et s'alimente en retour par une littérature sur « la vie d'étudiants chinois à l'étranger » qui envahit les rayons des librairies. Ces ouvrages n'ont pas pour thème central les études proprement dites, mais les péripéties d'existence à l'étranger : la recherche des moyens d'existence, le savoir-vivre avec des gens de cultures différentes, le savoir surmonter des crises sentimentales, et ainsi de suite. Ce sont autant de sujets qui attirent les lecteurs chinois, fascinés par le mythe des études à l'étranger.

Ceci étant, tous les étudiants chinois en France (ou à l'étranger) ne confèrent pas à cette expérience ce sens particulier. Nous ne pouvons ignorer l'existence d'étudiants pour lesquels ce séjour ne signifie rien d'autre que la continuation ordinaire de leur

carrière scolaire. Très souvent, s'ils sont à l'étranger, c'est suite à la décision de leurs parents, capables de financer un tel séjour. Ils ont grandi dans les meilleures conditions matérielles, ils ont la garantie d'un avenir socio-économique prometteur. Ils ne se posent d'ailleurs aucune question sur la richesse potentielle de leur séjour à l'étranger, qui est vécu comme un dû. Cette insouciance se reflète dans leur légèreté à considérer les résultats de leurs études en France, par contraste avec d'autres étudiants. Il s'ensuit que, pour eux, étudier en France (ou à l'étranger) est davantage un voyage touristique un peu particulier, durant lequel ils gardent leurs habitudes de vie de « petits empereurs », tant que les ressources financières assurées par leurs parents le leur permettent.

1.4 Fuir le présent

Les trois types de mobiles que nous venons de décrire ont pour point commun la projection vers l'avenir. Pourtant, chez certains, ces mobiles n'ont pas suffi pour motiver un départ à l'étranger : pour que leur désir vague se transforme en projet réel, il a fallu un déclic. Il s'agit souvent d'une situation de crise existentielle que l'étudiant potentiellement nomade n'a plus pu supporter.

Nous qualifions ce mobile de « passéiste » dans la mesure où le sens du séjour d'études est établi en opposition au passé. Le séjour est en effet considéré comme un moyen de fuir une réalité et non pas une fin en soi. Il se différencie alors des mobiles précédents qui confèrent à ce séjour des sens positifs. En revanche, le lien étroit de ce mobile avec le passé n'ôte pas nécessairement au séjour tout aspect positif. Généralement, l'envie de fuir la crise est rarement le seul mobile aboutissant directement à la décision de partir. Elle remplit plutôt une fonction de déclencheur.

Force est de constater qu'il est difficile de distinguer les mobiles dans la décision de partir, car la plupart du temps ils s'imbriquent les uns dans les autres. Nous sommes tentée de croire que lorsque les deux types de mobiles – prospectif et rétrospectif – sont présents, la motivation de l'étudiant est renforcée, car le sens de ce séjour s'enrichit par les multiples ponts qui le lient à la fois avec le passé et le futur.

Lorsque les conditions ne sont pas réunies, ou que l'on est satisfait de son mode de vie actuel, l'idée d'étudier à l'étranger peut ne jamais avoir effleuré l'esprit de l'étudiant. Mais, à l'image de deux étudiants de l'échantillon, lorsque l'on est aculé à envisager un tel départ, il est possible alors de trouver des éléments positifs dans cette future expérience. Ainsi s'élabore un projet. Ce qui veut dire qu'une raison de départ peut en générer d'autres et que l'étudiant est actif par son pouvoir d'attribuer du sens à son expérience.

Cette étude des mobiles laisse apparaître que le projet d'étudier à l'étranger montre clairement une insatisfaction du présent. Sans formuler d'objectifs concrets dans des termes précis, la plupart des étudiants sont en quête de renouveau, d'amélioration, de réalisation de valeurs réelles, symboliques et imaginaires¹¹. Si les études à l'étranger sont d'abord une opportunité pour acquérir une formation supérieure de qualité (dans tous les sens que nous avons mentionnés), elles sont également chargées d'autres finalités. L'ambition des étudiants dépasse le seul ordre intellectuel ou professionnel. Elle vise la formation de l'homme par l'épreuve du combat solitaire dans la vie et par l'expérience de la modernité. C'est une formation qui les doterait d'une capacité d'adaptation et de développement indispensable pour un mode de vie élitiste, où qu'ils se trouvent.

2. Pourquoi la France ?

En ce qui concerne le choix de la France, il peut être intégré dans le projet dès sa conception. Cependant, lorsque « étudier à l'étranger » l'emporte avant tout, définir la France en tant que destination devient une simple étape de la mise en œuvre du projet. Dans les deux cas de figure, les atouts de ce pays ne sont évidemment pas les mêmes aux

yeux des étudiants.

2.1 Prestige académique

Des résultats concomitants de recherches¹² affirment que le prestige d'un pays dans une spécialité d'études est l'un des facteurs déterminants dans son éléction par des candidats au départ. Si les étudiants scientifiques chinois affluent sans hésitation vers les Etats-Unis, l'une des explications réside justement dans la maîtrise américaine pour la recherche scientifique. De même, lorsque la France présente un prestige international dans des domaines disciplinaires, elle est la destination intrinsèquement définie dans le projet d'études. C'est notamment le cas des étudiants en architecture, en musique ou encore en stylisme.

Faire partie intégrante du projet, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas eu un moment d'hésitation entre plusieurs destinations possibles. Trois de nos interviewés en art ont eu l'idée initiale d'aller en Grande Bretagne, mais le niveau élevé des frais de scolarité les ont fait changer d'avis. Le fait que la France réponde à la fois à leurs intérêts économique et intellectuel est pour eux une aubaine, qui leur évite de procéder à un choix par défaut.

Ceci étant, on sait que beaucoup d'étudiants choisissent leur spécialité après leur arrivée en France, plus exactement après leur formation linguistique obligatoire. On peut logiquement en déduire que la France est rarement choisie pour son autorité dans une discipline. Le choix de la filière d'études est similaire à celui de la France en tant que destination : ils sont tous les deux la mise en œuvre concrète d'un projet général d'« étudier à l'étranger ». Bon nombre d'étudiants tiennent avant tout à la réalisation de ce projet, le pays et la spécialité d'études ne sont que des questions secondaires.

2.2 La France entre l'attrait culturel et la compétitivité économique

Il arrive aussi que le choix de la France fasse partie intégrante du projet, lorsque c'est la culture ou la langue françaises qui jouent un rôle fort. Cela ne concerne qu'une partie minoritaire des étudiants interviewés. Ainsi, la connaissance du français et la représentation d'une France de culture ont incité deux étudiantes à préférer la France à d'autres pays.

Notons au passage que, outre le charme de la littérature et les sites emblématiques parisiens longeant la Seine, l'attraction culturelle est souvent liée à la représentation, dans l'imaginaire chinois, d'une France « romantique ». Quel que soit le degré de correspondance entre la représentation chinoise et la réalité française, il est incontestable que la France jouit de l'admiration des Chinois pour son rayonnement culturel. Une enquête publiée dans la revue *Chinese Education and Society*¹³ enregistre d'une manière très intéressante le sentiment de jeunes Chinois envers la France. Deux thèmes composent le contenu de l'enquête : le degré de compréhension des cultures de cinq pays (le Japon, le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, les USA) et le degré d'appréciation (s'ils aiment ou pas ce pays). Le résultat se présente comme suit :

- le degré de compréhension (dans l'ordre décroissant) : les Etats-Unis, le Japon, le Royaume Uni, la France et l'Allemagne.
- le degré d'appréciation (dans l'ordre décroissant) : la France, l'Allemagne, les Etats-Unis, le Royaume Uni et le Japon.

La France véhicule des mystères enracinés dans sa longue histoire. Serait-ce justement la profondeur culturelle qui rend la compréhension d'un pays difficile ? En tous cas, ce côté mystérieux n'empêche pas – ou alors c'est justement à cause de cela – la France de faire rêver de jeunes Chinois, qui ménagent toujours un petit espace d'admiration pour les peuples « cultivés » dans leur for intérieur.

Or cette déférence ne suffit pas pour que la France figure parmi les premiers choix lorsqu'il s'agit de choisir un pays pour faire des études. Les nombreuses données publiées dans la même revue ont toujours placé ce beau pays de culture dans la deuxième moitié des dix premiers pays. Comment interpréter ce paradoxe ? Probablement parce que, pour les Chinois d'aujourd'hui, faire des études à l'étranger, c'est un investissement de taille qui nécessite un choix rationnel pour un résultat optimal. On sait que le prestige scientifique et la puissance économique sont les premiers critères structurant les décisions des étudiants chinois¹⁴. Ainsi, puisque le charme de la France et de l'Europe est moins économique que culturel, ce penchant purement sentimental ne saurait déterminer le choix de la France comme lieu d'études. Les attraits français ne constituent pas une raison assez forte pour influencer le choix des étudiants. Ils constituent très souvent une consolation qui compense le regret de ne pas avoir pu aller dans un autre pays préféré pour ce projet.

Comparée à d'autres pays d'accueil, la compétitivité de la France réside pour une bonne part dans le niveau modéré des frais de scolarité et dans la facilité d'obtention du visa. Ce qui veut dire qu'une partie des étudiants aurait probablement préféré un pays anglophone. D'un point de vue linguistique, la préférence pour ces pays est assez logique, car ces étudiants n'ont généralement étudié que l'anglais comme langue étrangère. Mais la langue est loin d'être un facteur déterminant dans la décision finale. A l'exemple des deux étudiants rencontrés, aller en Amérique reste toujours un rêve attachant : pour l'instant, ils patientent en attendant que leur dossier de demande de visa soit impeccable. Sur ce point, les étudiants chinois se différencient des étudiantes asiatiques rencontrées par Kim S.M.¹⁵, lesquelles ont préféré la France aux Etats-Unis à cause des « *bénéfices symboliques* » que présente la culture française.

2.3 Le choix de la France comme résultat d'une étude globale

Outre ces facteurs principaux, l'envie d'apprendre une langue autre que l'anglais a, entre autres, incité un étudiant à choisir ce pays. D'autre part, la présence de famille est un facteur commun aux deux jeunes lycéennes parties en France à l'âge de 18 ans. Cette présence rassure les parents soucieux de la sécurité de leur enfant¹⁶. Citons encore le cas d'une étudiante en musique qui, déjà profondément séduite par des études à l'étranger, rencontra un jour une voyante qui avait « pressenti » que son destin serait « lié au nomadisme défiant mer et montagne » ! Tout compte fait, le choix final de la France est toujours un calcul global prenant en compte tous les facteurs mentionnés.

On aura compris que pour bon nombre d'étudiants chinois, ce qui importe est de recevoir une formation de bonne qualité dans un pays industriel, l'endroit et la spécialité étant secondaires. Lorsque les moyens ne sont pas suffisants pour permettre de faire des choix personnels, la logique financière devient souvent dominante dans le processus du choix. En fin de compte, pour une grande partie des étudiants chinois en France, ce pays en tant que destination est un choix parmi d'autres. Cette nuance n'est pas sans conséquence. Lorsqu'une personne ne peut aller dans un pays anglophone, comme les Etats-Unis, elle peut choisir la France comme choix secondaire ou par défaut, mais il est possible qu'elle reste fortement attachée à son rêve d'origine. Dans ce cas, on peut observer chez elle une certaine prise de distance par rapport aux études en France. Cependant ces étudiants sont des acteurs capables de donner du sens à ce qu'ils font. En dépit de certaines formes de regret, ils nourrissent des attentes quant à l'apport d'une telle expérience. Ils souhaitent pouvoir en tirer un maximum de profits pour devenir un « homme international » et établir un lien spécifique avec la France.

Conclusion : le séjour d'études à l'étranger comme accès à l'excellence sociale

Ainsi, les projets de départ des étudiants chinois sont à la fois teintés de romantisme, comme ceux des voyageurs occidentaux¹⁷, et de réalisme comme pour les étudiantes asiatiques. Romantisme, parce que la vague d'études à l'étranger est depuis longtemps

alimentée par le mythe des étudiants chinois partis à l'étranger. En effet, les premiers de ces étudiants ont été les précurseurs et les acteurs principaux des mouvements majeurs de l'histoire chinoise moderne. La légende de cette « intelligentsia d'outre-mer » entretient un imaginaire social centenaire sur le parcours extraordinaire des études à l'étranger. Si bien qu'aujourd'hui les départs s'accompagnent encore de rêves d'un mode de vie à la fois romantique et intellectuel, au point de négliger certains détails, comme les difficultés linguistiques.

Réalisme, parce que, comme pour les étudiantes asiatiques de l'étude de Kim S. M., ce départ est le résultat de leurs conditions de vie en Chine. Rares sont les étudiants qui partent pour une « aventure culturelle » comme tant de voyageurs occidentaux. Ils vont ailleurs pour réaliser une amélioration par rapport à leur présent.

Cependant, précisément parce que le quotidien des étudiants chinois est fort différent de celui des étudiantes coréennes ou japonaises, ceux-ci se constituent en population à part entière par la définition de ce qu'ils espèrent améliorer. Pour beaucoup, le projet d'études à l'étranger est stimulé par une « ambition » de distinction. Etant donné leurs contextes historiques et sociaux, les « manques » dans la réalité d'origine ne sont pas les mêmes pour les deux populations.

Leur différence se cristallise sur la place à accorder à la « recherche de la liberté ». Vu par Kim Sunmi, ce thème se présente comme un leitmotiv dans le départ des « étudiantes asiatiques ». Les femmes étudiantes des trois sociétés concernées dans la thèse de Kim se sentent sous l'emprise de la domination masculine, dont on peut trouver l'origine dans la tradition confucéenne. Le désir de devenir l'auteur de son propre destin est si intense qu'il pousse ces femmes à partir à l'étranger, dans l'expectative d'un meilleur positionnement social dans leur pays grâce à un diplôme étranger. Ce thème ne figure jamais au premier plan dans les récits des étudiants chinois. De cette absence, il serait insensé de déduire qu'un tel désir soit inexistant chez ces derniers – hommes ou femmes. Au contraire, chacun d'entre eux a bien des raisons d'aspirer à plus de liberté. Mais, dans la société chinoise actuelle, ces hommes et femmes que nous rencontrons sont définis et se définissent d'abord comme une population privilégiée par rapport aux autres : ceux qui ne peuvent rêver de partir à l'étranger, ceux qui ne peuvent accéder à l'éducation supérieure, ou encore ceux qui ne pourront jamais se défaire du joug d'une naissance paysanne. En tant que privilégiés, ce qu'ils voient dans les études à l'étranger est plus la promesse d'une ascension qu'un moyen pour se débarrasser des contraintes.

Aussi peut-on dire que le projet d'études en France des étudiants chinois se démarque des étudiants – ou au moins des étudiantes – de pays asiatiques voisins par leur « ambition ». L'amélioration du présent doit être interprétée dans le sens « d'apporter un plus à leur situation de déjà 'privilégiés' ». Autrement dit, ils cherchent l'excellence.

Bibliographie

- Castoriadis, C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- *Chinese Education and Society, a Journal of Translations*, New York, M. E. Sharpe.
- 1997, vol.30, N°3, Recent Developments in Chinese Education.
- 1998, vol.31, N°2, Overseas Study; N°6, Higher Education Reform in China.
- 1999, vol.32, N°3, New Rules of the Game in Education in the Peoples's Republic of China; N°4, The Debate over the « Academic record society ».
- 2001, vol.34, N°4, Brain Drain, Brain Gain (II).
- 2002, vol.35, N°6, Changing Attitudes and Behaviors of Chinese Youth.
- 2003, vol.36, N°2, Brain Drain, Brain Gain (III).

- Fernandez, B., *Identité nomade*, Paris, Anthropos, 2002.
- Kim, S.M., *Les femmes asiatiques et l'enseignement supérieur en France*, thèse sous la dir. de R. Barbier, soutenue à l'Université Paris VIII, 2000.
- *La lettre d'Égide*, n° 24, 26, 28, 32. www.egide.asso.fr/fr/services/actualites/lettre
- Piques, M.-C., « Génération enfant unique », in *GEO*, n°289, pp.92-94, mars 2003.
- Zheng Lihua, Desjeux, D. & Boisard, A.-S., *Comment les Chinois voient les Européens. Essai sur les représentations et les valeurs des Chinois*, Paris, PUF, 2003.
- Hu Yu, *Le métier d'étudiant étranger : le cas des étudiants chinois non spécialistes de français en France*, thèse sous la dir. de M. Abdallah Pretceille, soutenue à l'Université Paris III, 2005.

Notes

1. Il s'agit d'un extrait, avec modification, de notre thèse de doctorat intitulée *Le métier d'étudiant étranger : le cas des étudiants chinois non spécialistes de français en France*.
2. L'enquête a été réalisée pendant la période 2001-2003 auprès de 22 étudiants chinois non spécialistes de français en France.
3. *La lettre d'égide*, n°32.
4. Haiming, in *Chinese Education and Society*, vol.34, n°3, pp.35-38.
5. Kim Sunmi, *Les femmes asiatiques et l'enseignement supérieur en France*, thèse sous dir. R. Barbier, l'Université Paris 8, 2000.
6. Bien entendu, dire que les deux dimensions symboliques sont co-présentes dans cet acte n'atténue guère le poids du titre académique. D'ailleurs, l'intériorisation de cette importance est telle que la certification deviendra la dernière ligne de défense en cas de menace de la carrière étudiante. Ce point est étudié en profondeur dans notre thèse.
7. Zheng Lihua, D. Desjeux & A. S. Boisard, 2003.
8. Lorsque nous étions encore lycéenne (au début des années 90), le voyage à l'étranger était encore l'apanage d'une minorité. Nous avions une camarade de classe dont le père avait été aux Etats-Unis. « Lorsque mon père est revenu, il m'a dit que la modernité là-bas dépasse la Chine de deux cents ans au moins ! » Fort impressionnée par cette exclamation, nous nous mîmes alors à rêver de cette modernité. Mais comme nous étions satisfaites de notre vie telle qu'elle était, tout ce que nous pouvions imaginer de plus moderne était un monde où les rues seraient faites de tapis roulants programmés qui se succéderaient les uns aux autres et amèraient l'homme paresseux à destination !
9. M.-C. Piques, « Génération enfant unique », in *GEO*, n°289, pp.92-94, mars 2003.
10. *Idem*.
11. C. Castoriadis, 1975.
12. Zheng Lihua, D. Desjeux & A. S. Boisard., 2003, *op. cit.* ; Xiao Ming, in *Chinese Education and Society*, vol.35, n°6.
13. Vol.35, n°6, pp.33-35, 2002. L'enquête a été réalisée auprès des étudiants du Beijing Broadcasting Institute en 1999.
14. Zheng Lihua, D. Desjeux & A. S. Boisard., 2003, *op. cit.*
15. *Op. cit.*
16. Yi Songguo, in *Chinese Education and Society*, vol.34, n°3, pp.48-56.
17. B. Fernandez, 2002.